

Rémy Prin

# Paroles pour l'errance



Le vent claque au seuil des fêtes de l'hiver  
nous nous tenons les doigts serrés,  
nous avons dépassé le rideau d'arbres des villages

Je lève à peine les paupières  
et tes cheveux de toute éternité dans le soleil  
tu cours sur d'immenses grèves blanches  
sans un rocher, sans une larme

Notre lieu se protège - main à main -  
contre toute morsure, gel ou cri  
l'hypocrisie de la neige

Comme chaque fois  
mille brisures qui se propagent de l'enfance à la mort  
sans le vent qui rassemble, sans la ferveur

Apprendre enfin  
se fier au murmure, à la rumeur volatile  
au désir des terres ensevelies

Comme en ces chemins moites  
l'automne  
les bêtes trempées cherchent en vain  
l'abri que les hommes, encore, refusent

Se souvenir d'un pays  
les feuilles des peupliers tombant sur les rivières  
la démarche d'un homme par les jours de grand gel  
les murs, les murs aussi, de siècles entassés  
et qui travaillent de leur pesant pouvoir la face du monde

En février nous sommes retournés vers ce Grand'Lieu de l'enfance  
saisir l'eau, ses abords, les dérives de notre histoire

On y voit plus rarement qu'autrefois les poules d'eau fendre le matin de  
leur trait d'angoisse

Quel est ce lieu, l'évidence du souvenir où je nomme les saules  
ton front comme l'ocre réconcilié de ces marais perdus

Ce que le passé restitue, images mots genêts  
branches troublant la surface lisse des jours,  
nous le prenons comme substance, nous lui donnons asile

Ta main saisit mon rire  
ta main glisse vers mon sang

Ce soir sur le lierre le gris de novembre qui se propage

A quoi tient l'ampleur du chant qui nous fonde ?

Sur les coteaux la brume se dissout déjà, par places

Nous parlerons des seuils partagés, parole inquiète, vie ouverte

Rien n'atteindra les propos des mains versant l'espace

J'erre ce soir des terres collantes aux écorces mouillées

Je suis dans l'équilibre précaire des épaules

Les bêtes que la nuit dissémine

marchent dans la connaissance des talus

Il reste aux frênes, aux ormes  
de maigres feuilles que l'automne épargne encore

L'amour émerge seul de cet effondrement

Je me découvre par ton geste

je me livre sans recours à ta voix, terre initiale  
qui démantèle la terreur

Elie dit :

*" Les femmes traversent les strates de la terre*

*Sous le sol battu des granges, après l'argile claire  
gisent des voix qui taisent leur douleur*

*Nous les dévisageons parfois,  
quand nous allons profond pour les mares ou les fosses  
sans saisir bien ni leur beauté ni leur langage*

*Seul, un instant, notre sang les contemple "*

La pluie rince nos visages  
elle fait un bruit de deuil sur la couche des feuilles

Nous traversons la cour, engoncés, maladroits,  
portant le jour en creux

Acharnement, par nos regards  
contre cet étouffement des longues eaux d'hiver

Nous sommes en ce bord de village,  
arbres et pluies confondus en nous-mêmes

Nous habitons des murs ployant sous l'âge, des murs obliques  
transparents à la puissance du jour

S'établir ici  
avec la bienveillance envers les pierres, leurs fissures

Daniel dit :

*" J'ai vécu l'enfance éparpillée  
mille endroits vétustes au bord des tentes,  
aucun paysage ne m'a mené jusqu'au terme du songe*

*et de la neige au bruit du torrent  
j'ai tout su dans mes poignets meurtris*

*Je tiens de l'indécision des épis  
du blanc des rives que la minceur des saules n'a pas su recouvrir,  
ma parole me laisse provision, transparence."*

L'Ennerie, dernier village avant les marais

Dernières régions humaines  
quelques hectares de vigne  
que les brouillards au printemps protègent

Au-delà, règne des rouches, des saules barrant les parcelles  
au-delà l'oeil étend son embrasement aussi loin que son rêve

Reste l'eau  
cheminement de l'innommé

L'hiver en ces lieux-ci passe comme une lente angoisse

Les regards assemblés s'assurent de la solidité des herbes  
cherchant la rupture à l'horizon

Montée - l'eau se lève  
comme le désastre peu à peu de la mort  
elle impose cette course froide au front

Montée, flaque après flaque sur d'autres terres

Des hectares immenses bientôt recouverts  
soutenus par des cris d'oiseaux frileux

Longtemps le lac ne fut que cette palpitation

Envahissement, il se forgeait lui-même parole  
symphonie, nudité lisse

J'ouvrais des branchages je guettais les tourbillons  
l'échouage des souches mortes

Ce battement courait depuis les âges  
et venait mourir là, puis se reprendre et puis mourir encore  
poussant chaque fois un peu plus cette écume de roseaux  
ces restants d'herbes

Elie dit :

(et ses mains préparent le menu bois pour l'âtre)

*" Pour savoir la manière des paniers  
j'ai regardé mon père seulement  
les soirs de froid quand la fatigue s'était insinuée très haut  
jusqu'aux nuques raidies*

*Alors les femmes se serraient toutes dans les braises*

*Lui cerclait des armatures en frêne de rivière  
il entamait la tresse  
avec l'osier fendu des jardins*

*Le tout, c'était d'entendre les gestes  
les mains établies*

*Pour savoir, j'ai dû seulement bâtir ce regard  
me fondre dans les sautes du vent sur les maïs*

*Le reste, c'est comme prend ce feu  
l'ocre des blés nous affermit la paume. "*

Vérité gercée du matin que rien n'encombre  
hormis le givre dans la cour  
l'écriture des oiseaux transis

Tout à l'heure sous la lumière plane  
l'air dissoudra ces signes vains peut-être, pourtant là,  
portés à quelques mètres du regard par la levée du jour

Je dis levée je dis ces mots qui mutilent l'instant  
Dès l'orée de ce que je nomme, l'ocre des frênes  
et le mouvement des fumées claires hors des cheminées voisines  
s'inachèvent  
en cet immédiat à jamais déssaisi  
Le chant de la lumière éparpillée  
sur les tuiles sur tout le sol en labours  
se tait dans l'apparence  
s'arrête au seuil des mots

Alors étrangement  
l'attente inquiète  
le corps entier tendu à rompre  
vers cette beauté entière, imminente, sans cesse tue

Où que l'oeil dérive, il rencontre des palisses  
une à une franchies bientôt par le soleil

Sur les montées d'en face  
les hommes s'immiscent presque entièrement dans le paysage

On les devine à peine  
à peine leurs outils tracent dans la buée vive  
une fente qui s'entr'ouvre et se ferme sur eux

Elie dit :

*" J'ai connu des hivers de hautes eaux  
où les terres basses des parcelles  
se sont éteintes de toute respiration pendant des mois*

*Les femmes en ce pays serré de vents  
nous appelaient à midi  
nous, hommes de vase et d'argile molle  
le temps crépitait sur les tempes  
et cela seul comptait de traverser la terre  
d'atteindre les ornières dures*

*Nous avons su des chemins déchiquetés  
que notre chair à la saison aplanissait*

*Combien de pierres mises là  
par ces gens misérables dont l'histoire s'est dissoute,  
personne n'ira maintenant déterrer leurs amours*

*Nous marchons sur leur évocation quotidienne  
cette assise des routes jointes à la terre*

*J'ai connu des eaux  
recouvrant la mémoire d'années blanches*

*Aujourd'hui que tout se tient  
des arbres seuls et du malheur des hommes  
des plaines réconciliées  
et l'écoute du chant que versent sur elles les passants du soir,  
rien ne peut assourdir cette rumeur  
que nos yeux tremblants recèlent. "*

Daniel dit :

*" J'ai franchi tant de frontières  
côtoyé tant de peuples,  
leurs mémoires balbutiantes au soir  
chantaient dans les creux des visages sous les lampes*

*Chaque rue de la terre  
porte son cortège de femmes à la douceur irremplaçable  
et sur chaque versant  
une parole qui mène les épaules*

*N'écoutez pas ces heurts qui frappent de partout,  
entrez dans les vieilles maisons simples  
où l'on vous offrira cet alcool d'herbes qui fait monter la joie*

*Tant de contrées patientes,  
mais combien de siècles pour que les gens laissent  
ces vêtements de poussière ? "*

Mon père allait le soir fendre le bois

Dans le hangar, l'amour sous les sarments  
reste au plus tard, au plus épais

Il ne faut pas parler, le vent changerait peut-être  
nos nuits bien lisses seraient à reprendre

Il faut rentrer, le bois tassé dans le baquet  
sèchera

Vint l'absence, avant la mort

Les trottoirs de novembre, les fins de jour amenuisées  
le bas des pentes où se rassemblent les pluies  
derrière il y a toujours un jardin submergé dans la tête

Vint l'absence sans drame, insinuée quand l'âge avance  
la mesure, la norme des mots rendus

Les hommes brûlent des broussailles dans le fond des jardins

Nous profitons à plein corps des journées magnifiques  
nous habitons la chaleur d'avant l'oubli

En novembre, le moindre vol d'oiseau  
prend un relief insensé sur la terre brune

Rien n'est plus grave, sans doute,  
que cette saison pleine et mûrie, sans vieillesse pourtant

Le soleil fait tant d'amour dans les futaies  
nous en ignorons le vacarme du monde, tes seins se lèvent  
ils décrivent le pays baigné de couleur d'eau

Les hommes font des brûlots derrière les palisses

Quand nous passons près d'eux  
ils se retournent se relèvent, nous parlons  
du gel à venir et des villes très lointaines  
en fragments, dans leur mémoire

Déchirures qui barrent l'horizon

Les rides ne s'enflent jamais, disais-tu,  
la peau seule s'assèche, perd sa rosée

Vint l'absence pourtant  
en soi-même soudain l'inverse de la pierre  
l'amertume des silices

Et cette distance de vertige qui s'agrandit en nous, sans un repos

Tant de soirs, le front laissé par la pensée  
à l'écoute des fatigues blanches

Etre d'errance, aux aguets  
dans ces immensités mobiles

Elie dit :

*" La neige est rare, mais l'hiver guette l'homme*

*Sache te plier au silence, au givre dense,  
où que tu sois, le sol s'altère en ces moments,  
ne crains pas la brisure,  
marche*

*et porte cette respiration secrète  
au lieu le plus humble, le plus touffu  
le plus anonyme*

*De ses bras, on ne sépare que l'à peu près du vent  
on n'en pressent que sa force immédiate*

*Ainsi de ce pays  
en cette saison initiale, réserve des mémoires*

*Passe auprès des territoires fous  
prends en toi du vacillement immense des forêts. "*

Ma mère court en février dans l'autre rue  
Chacun s'abrite comme il peut des blessures qui rentrent  
On m'a mis à l'écart  
Dans les fêlures des portes je vois  
l'image double et blanche, les paroles raidies  
le bruit des chaises, des prières  
Je vois le froid, à jamais, qui tient les membres

Attente de sable  
mon corps se serre avec lui-même et craint l'hiver  
Seule est l'écoute du silence lisse  
ponctué des cris funèbres de la terre

Dire encore l'attente près des étangs  
ce que fut l'espoir impalpable et vert de l'eau

Puisement des nuages  
quelques après-midi suffisaient à l'amitié des souches  
au déchiffrement des présences jointes des arbres

Sang du vent déchirant tout  
le soir je retrouvais mes épaules tremblantes  
les peurs en mouvement dans le noir des yeux

Attente, les vents fragiles s'écartent de la bouche  
les lèvres seules respirent et font ces moments  
l'un après l'autre reconnus dans la béance du jour

Nulle trace au sol de l'homme  
j'inventorie parfois de maigres signes

Le vieil homme près de chez moi parle de la mort aussi  
à l'ombre de ses ormes qu'il n'émondera plus désormais  
et de partout ce peu de joie sur lui

Je prends cette respiration qui se prolonge  
l'ensemble des tuiles vieilles  
les bâtiments l'un sur l'autre lovés  
cette architecture d'une pudeur extrême

Lui se penche  
il se mesure à quelque secret d'une autre existence  
plus aride encore s'il se peut  
plus en rapport avec le vent

*" Voyez, dit-il,  
j'ai des réserves de bois pour plus d'hivers que je n'en pourrai vivre. "*

Elie dit :

*" Ces pierres ne savent rien  
ni de la poudre des chemins  
ni de l'alignée des murs sans ombre de midi*

*Ces pierres partagent le malheur immobile  
soudées aux milliers d'autres  
muettes, arides, sans prise au souvenir*

*Nous ne voyons des pierres que la carrure*

*Miettes de la terre suintant dans les réduits humides  
avec pour seul souffle le gel,  
secrets des tassements dans l'argile, des appuis*

*Les pierres entourent l'homme en couches tièdes*

*De leur toucher à peine inerte  
cette sensation que ce qui nous fait ici  
dans l'entourage et le regard  
tient aussi de cet épiderme obscur. "*

Elie dit encore :

*" On ne sait pas toujours ce qui va naître des semailles  
Sur les étendues voisines qui prolongent le pays bas  
rien ne lève parfois*

*Les gens se troublent et mènent grand tapage  
mais le sol reste*

*et pour un terrain propice  
combien de lieux d'absence ? "*

Je me souviens des murs de la première nuit sans dormir  
des fissures par vagues qui montaient

Je ne me souviens plus de l'âge, seulement ce bruit  
qui du ras de l'armoire bientôt couvrit les draps

Enfants, nous allions surveiller les étangs  
leurs écluses de bois  
le cours des ruisseaux qui n'aboutissent jamais

Toujours la mémoire appelle,  
ailleurs imprononcé  
peut-être emmêlé aux fêlures de ces rives,  
aux coulées du soleil charnel dans les clairières

Rien désormais  
sauf cette obscure pression  
recueillant haltes et sourires, paumes ouvertes  
qui fait se hâter nos yeux vers le matin réuni  
ce sentiment d'un lieu où s'ouvrir  
visages peuplés enfin, liens entre nous  
comme ces vêtements d'enfance échangés sous le frais des allées

Les cimetières de novembre où j'ai buté le front

Petites allées de sable

que les femmes en fichu venaient entretenir la veille

Je gravissais chaque fois le silence jusqu'au désert en moi

le vent qui vient de la mer

traverse les tombes

les pleurs succombent au temps toujours les pluies tomberont

sur le repos des morts

il y aura toujours des masses d'arbres noirs

pour cloisonner les yeux

Je disais si je meurs je ne veux pas qu'on me mette

là, je veux mourir sur les nuages

Nous nous en retournions par les jardins mouillés

Daniel dit :

*" Ne croyez plus en la mémoire,  
elle a rompu l'arc des mots*

*Toute digue est brisée désormais  
qui maintenait les échos en leur enceinte*

*(et chacun y venait puiser force d'accueil, courage)*

*Nous nous situons au coeur d'un spasme immense*

*Commence, en ces jours, la dérive d'une lente amertume. "*

Parfois des gens venaient veiller le samedi  
établir entre nous des rêves incertains, voyages qu'il faudrait faire,  
maisons s'élevant dans les têtes, maisons de rien  
les hommes jouaient leur avenir précis  
de gestes appuyés qui résonnaient dans les cuisines

Les odeurs couvraient le monde  
et les buées les laines de ma mère

Serré près d'elle, je nageais vers l'oubli désencombré  
je m'éloignais des masques sous les visages

Ce qui tressaille en nous  
sous tant d'alluvions qui s'agrègent  
ce sursaut malgré tout  
remontant à grand'peine l'ombre accumulée  
nous devons nous y rendre, terre offerte, jouissance

Ce qui ruisselle encore dans les forêts reprises  
l'ocre et l'argile, les enfants recueillis  
vers ce lent instant d'éclosion à la surface des lèvres

Quand je regarde ma mère maintenant  
sous la pâleur une chanson très lointaine  
monte encore à l'ombre des pommiers

Pense-t-elle parfois à sa maison détruite,  
au temps des jeux de laine sous la table immense ?

L'hiver, on mettait des bourrelets de feutre autour des portes  
le froid gagnait quand même  
et nous jouions pour que nos corps n'y pensent plus

Maintenant je te regarde, et ce bourg désaccordé alentour  
je ne me souviens plus j'ai grandi  
il n'y a dans mon dos que des décombres

Parcours dans la forêt nos sourires  
comme les corps au bord de nul espace

Nous recensons les feuillages et notre histoire  
à la mesure des berges envahies d'inquiétude

Où que nous allions,  
ton pas sur ma mémoire recouvrant les frayeurs

Nous dévisageons le silence et chaque tronc lancé dans son espoir  
comme on ferait d'un langage inconnu  
dur à saisir dans ses ébauches d'amour et de colère

Je marche, ton épaule remplit des pages dans ma tête  
nous vieillissons

très doucement notre histoire se mélange  
comme ces paysages craquelés des anciennes faïences

Je marche, nous nous penchons encore un peu  
pour deviner quelle clairière s'ouvre derrière ce rideau d'arbres

Il y a si longtemps que dure la jeunesse  
et cette fête du soleil et de ta peau

Parcours encore  
je ne t'ai pas tout dit, de la lèvre et du feu

Toute vie commence ainsi  
de toute éternité secourue par un vent fluvial  
j'ai suivi l'ombre à peine venue de tes gestes  
la détresse qui nous englobe tous

Nous avons pris de la fraîcheur des arbres et du commencement de l'eau  
Tes bras remuaient des chants immenses  
Je n'imaginai rien je subissais subjugué  
l'abolition des murs, des parcelles, de toute opacité

Quand vint la nuit  
ce fut l'absence du linceul

Elie dit :

*" Celui qui écoute tend son être*

*Une lente poussée le mène à la frange des yeux  
c'est en ces lieux le bonheur qui scintille*

*Les maisons  
et les draps qui sèchent dans les cours  
lui font cortège*

*Il n'est plus seul à s'approprier l'évidence. "*

Pour nous rendre au bois des Loges, d'ici  
nous empruntons des chemins anonymes

Pays livré à tous les franchissements de la mémoire

Sur les hauteurs

(ce ne sont que des lieux qui s'élèvent maigrement  
mais des âges d'hommes  
en ont su discerner les pouvoirs)

l'alignement des pommiers plein vent  
que la lutte incessante de l'argile et de l'air a fait grandir penchés

Au-delà, ruines des moulins accrochant l'horizon  
comme d'un vêtement aux ronces  
un univers qu'on démantèle sans bruit

(Elie m'a souvent raconté ces moulins de la Nie  
anciennement  
les sacs en chanvre  
les ornières difficiles pour les corps)

Nous vivons cette respiration comblée  
l'épaisseur somptueuse des céréales, du sol des forêts  
  
ces pierres où nous marchons  
où nos pieds l'un et l'autre vieillissent

Presque chacune pèse sur notre histoire  
immobile, limitée

Que la nuit s'ouvre à la corbeille de ton nom

Que nos mains que la fatigue assèche  
nous soient liées encore un soir

Rien ne m'appelle  
comme ce réel que toi seul apprivoises

Je parle de mon amour,  
et ce sont tous les visages joints ensemble qui ruissellent

Nous n'échappons jamais tout à fait à la terre

Elle seule rend l'écho des voix d'autrui  
qu'inlassablement nous cherchons

La terre pour répondre à l'amour par phrases presque muettes

Les lieux nous délivrent, nous propagent

Aucune nuit  
ne couvre jamais le même langage

Corps offert et chaque chose reconnue  
l'univers morcelé que j'atteins par ta voix

Le temps dans l'amour se désagrège  
nos mains ne se lassent jamais, leur musique glisse  
éveille la campagne dès le jour

Nous ne scrutons l'aube  
que pour la différence en nos mains retrouvée

De quel soulèvement terrible se prévaloir,  
l'un à l'autre soudés pour conjurer l'effroi ?

Et c'est nous-mêmes qu'on écartèle  
en ces fronts secoués de tortures muettes

Daniel dit :

*" Nous sauverons-nous de l'absence  
qui est détresse,  
ombre et mâchoires serrées dans la nuit ?*

*Quels prémices de printemps nous habitent ?*

*Qu'est-ce qui nous exclut,  
de ce territoire pourtant proche  
par moments rencontré dans de hautes clairières ? "*

Notre paume ouverte à la mer  
à ce qu'elle façonne, érosion, formes tremblées,  
qui nous atteint par le fleuve

Le soir, nous dominons calmement ses effluves  
d'un long regard effilé

Lente mémoire océane qui ravive l'histoire

Echancrures, trouées de ce pays  
ainsi la force de la mer poursuit sa course

Le soir, je te découvre au milieu d'alluvions souples  
dont le bercement préserve de la misère des mots

Quel secret bien gardé dans cette rumeur  
qui se gonfle et s'efface tour à tour nos yeux sans vertige l'accompagnent

Daniel dit :

*" La mer, la voix que rien n'arrête  
et l'incessance nous met à nu*

*Ai-je cru en l'amour de la grève et du sel  
incertitude chaque jour conquise pour former terre ?*

*La mer, cette ténacité dérisoire  
efforts conjugués confondus  
pour atteindre le paysage dans le soc vif*

*Et l'homme qui passe au rivage et s'arrête soudain  
comme si la mort n'avait pas d'importance  
qu'emporte-t-il qui ne sera tôt dissous dans la mémoire ? "*

Souvent les voies sèches du vent prolongeaient notre extase  
Naître ainsi, les traits lentement émergés d'une nuit de l'été  
Réunir son corps des bruits exacts de la terre  
quand rien ne les corrompt encore

Pluie que le jour allonge :  
le dialogue des bâtisses et du vent

Tu passes au devant des paupières  
les collines déversent soudain des bruits que l'âme écoute

Si tu poursuis la même errance entre la chair et le cœur  
je m'écarte, je laisse passage aux frondaisons de mai que ton corps livre

La pluie porte toujours au-delà, partageuse des contrées

Ta parole s'est levée tout à coup dans l'ocre de l'air

Les peupliers maintenant se rangent au vent qui fait la plaine

Rien ne rappelle plus l'amour accompli sans rides  
que l'approche des bois clairsemés

De ce reflet que j'interroge  
dans ce midi de septembre admirable  
je ne touche que l'écorce sombre des chênes  
et quelques échos d'oiseaux surpris

Nous sommes sur les hauteurs de Chantemerlière  
alternance des vignes, des silences

Nous avons franchi ce seuil où l'on décrit les pays rencontrés  
pour nous fondre en eux-mêmes

Nous venons d'explorer les vignes  
que bientôt les enfants parcourront de leurs mains poisseuses

Il nous faudra toujours inventer  
le soleil pas à pas des rayures d'ombres  
des perspectives inassouvies

Tu chantes, soudain l'univers s'efface  
l'écriture te fait cortège

Où tu me mènes les pierres même  
et leur exacte place entre les nervures des roches,  
les pierres aiguisent notre chant

Nous ramenons nos épaules secouées par l'immense  
la mort s'achève

Tels, nous creusons nos espoirs probables  
étayés au moindre jour levé des sèves

Quelle distance abreuve les nuits déjà radoucies de février  
que nous sachions les destinées des eaux qui courent ?

La pluie peut-être effectue le tracé de ton nom  
sans que la pluie possède phrase et doute

Seuls les grands hêtres forestiers mènent à l'amour

Les villages à l'orée se taisent  
célébrant le toit vivant des siècles d'hommes

Nulle image, mais l'unique rumeur jaillie  
et que nous amplifions de nous être reconnus vivre  
sous le frais des demeures de l'été

Tu remontes lentement tes bras dans le vacarme du jour  
je nais sans réplique, j'enserme les villages, les sèves.

Puiser dans la mémoire l'écho d'encre de nos lèvres meurtries

Daniel me dit encore  
au bord de ce chemin que l'automne désencombre  
qu'il reste sans mémoire  
que son témoignage ne porte en lui que l'oubli

Nous longeons des bois de coudriers que la chaleur l'immobile  
ploie, courbe jusqu'en l'indécision offerte à nos poitrines

Sur le talus, les femmes cueillent l'origan  
qui est remède et couleur en cet instant dissous

Je songe aux mots des femmes  
je songe à leur corps qui rend si mince notre durée  
à cet aplanissement qui nous submerge  
maintenant que nous pénétrons sous le couvert

Et quel bruissement  
autrement plus aride que le feuillage des chênes  
verse en nos fibres l'étroite rigueur ?

Ce pays s'est lentement agrégé à nos muscles  
et nul parcours aujourd'hui qui me disperse

Et nul tremblement  
sauf cette eau libre de parole et d'humus

Jour de mars, l'eau reflue,  
nourrit nos fronts  
le rêve accentue sa pesée sur l'espace

Quel avenir  
pour les prés meurtris d'hiver ?

Le lendemain, la pierre du seuil  
m'apprit l'unisson de ton sang

Et qui, sinon l'oiseau qui résume,  
put nous surprendre agenouillés dans le milieu vif des haies ?

Cette maison naquit en nos reins  
seule émergence de façon humaine en ces lieux de broussailles  
en ces instants d'été mûr, de part en part cheminant, volubile

Le matin, je discernai mal les graviers du sol  
l'odeur de paille des greniers

Elie dit :

*" La profondeur du chêne est lente à vivre  
Prends aussi de cette poussée tenace sur l'écorce  
à l'écart des palabres  
au secret des amours immobiles, fibre et sève  
noeud éclaté, puissance*

*Semblables, les murs travaillent à leur surgissement  
à jamais neuf, en travées millénaires*

*De pierres ensemble, avoir franchi la mort  
et maintenant délimiter l'espace des caresses "*

Vivrons-nous ce battement  
les nuits qui s'ouvrent et démantèlent la peur

Mais comme certains visages alors  
proposent plus que d'autres cette soif exemplaire

La lumière aussi s'impose,  
le linge de couleur  
qui sèche au bord de la grande allée d'ormes  
n'atteint pas encore la clairvoyance

La robe écrue seule à l'entrée de la cour  
(et dans quelle mémoire de bâtiments vétustes ?)  
laisse échapper la puissance  
pour qui sait au bord des routes  
louvoyer un instant avec l'effacement, avec l'anonyme

La lumière d'ici,  
l'appréhension de cette aurore secrète  
par fragments, dite

Terre du début d'avril encore agressée par la pluie

Acharnements, maigres sursauts  
avant d'atteindre le végétal en liesse

Voici les creux mêlés, décousus  
et les angoisses aux mains heurtées,  
écorce balbutiante que nos fronts scrutent

Mais aucune profusion encore

Arbres que j'appelle après le coucher noir des vies dissoutes

Arbres  
et ces frémis imprononçables des chairs, des mots transis

Quelle quête en nos paroles tailladées,  
sans alourdir nos épaules ?

Poursuivre ce ruissellement de questions  
quand tout encore clôt la flamme dissidente

Elie dit :

*" Il a neigé pour Pâques  
des hommes vont mourir dans les villages  
lassés d'avoir cru trop tôt l'herbe et l'espoir revenus  
la vie allégée*

*Au travers des murets  
les femmes franchiront les cours  
dans un matin d'attente et d'os raidis  
en soi toujours on se rassure  
devant le nimbe gris qui comble le regard*

*Pareille saison nous hante  
les femmes iront pleurer de ce temps juste entr'ouvert  
et les conversations de l'ombre  
veilleront à nommer notre malheur à tous. "*

En chaque instant aussi le tracé de ton nom remis en cause  
le poids des tuiles sur les phrases  
et les jardins eux-mêmes dans l'approche mal assurée de la brume

Quoi sinon l'opaque que les ongles à tâtons griffent  
dans ce décor

Partir, ce serait fuir la couleur et l'odeur fascinantes des colzas de fin d'avril

Extraire la musique du silence  
et qu'elle soit phrase majeure apte au combat du vent,  
force des rouches là-bas

Nous laisserons la nuit  
l'espacement lentement appris des demeures

Nous porterons ailleurs  
cet air que nos doigts font chanter dans le début d'été  
à la manière du voyageur qui ne possède que son chant comme partage  
possible

Ce pays maintenant  
infusé dans mille exubérances d'écorces  
déjà penché vers d'autres corps - des suintements pour boire

Depuis toujours  
je reviens à ton corps au travers des masses d'herbe  
là où les écluses du vent ont longtemps modelé tes cheveux  
  
Je plonge en toi, fatigue bue du langage  
en cette inflexible nuit à l'ouvrage comme une vrille immense

Rien ne me sert  
je n'ai puissance de nul outil, de nul mot  
je reviens en tes membres comme vers un arbre préservé  
  
Je nais chaque vie par tes lèvres  
retiré de ces eaux encore une fois franchies

Inventer des aires quotidiennes où s'ébattre et lire ton visage

Inventer sous midi qui triomphe  
ton cou d'orge offert à la terre

En quelques mots nous allons vers l'été  
ce peu d'amour qui gomme les frontières

Que répondre à l'écart des chemins  
aux ronces des hauteurs ?

Derrière les parcelles  
où s'installe parfois jusqu'aux apparences du désert  
ce souffle en un même mouvement  
de parole de lenteur et de vie consumées

Rien dans ce pays qui ne soit agrégé lentement à la terre  
par des façonnements, des vouloirs continuels  
rien qui ne nous relie aussi bien à notre immensité  
à notre dérision

Pierre qui heurte sans fin en nous  
pierre, arbre, grande étendue de céréales  
toute matière sous ma paume et pourtant si désemparée

Jusqu'à l'horizon, en fuite telle l'ombre  
(et ce pourrait être voie et désir où l'histoire s'ancre)  
ces zones embuées, défaites dès leur plénitude

Comme si chaque geste ouvrait par son nimbe une phrase

Blancheur du soir entre les maisons de Neuvicq  
nos pas recueillant des poussières et longtemps contenues  
nous traversons ce village sous la voûte d'été blanche  
nous pénétrons ce second univers  
fragile voyage tissant l'amour et bien plus lourd que nous

Elle dit la nuit précédente faite d'étoiles seules  
et blanche aussi, sans rien pour retenir la mémoire  
quand le relief des pierres pauvres  
- cette écriture à peine dégagée du désert -  
préface uniquement le temps d'amour

Et maintenant de sa parole exprimant à tâtons les élancées des murs,  
je ressens mieux les liens obscurs qu'assemblent ces demeures  
ces toits, ces murets que l'homme a dressés contre sa propre nuit

Elie dit :

*" Que la rosée maintienne sur la terre son voile fécondant  
ainsi l'été pourvoira dans l'espace aux fruits  
au tremblement des feuilles rondes*

*Que la rosée rende ouvertes toute journée, toute femme  
en leur accomplissement de chair et de jour*

*Qu'elle imbibe le sol en suffisance  
pour que dure cette montée de vapeur vers la tendresse*

*Rosée rumeur de ciel apprise avec patience. "*

Ton corps semble aussi cette route très longue  
de sel et d'éclatements peu à peu mis à jour

Tu vas, tu bois aux fontaines rares en ce pays de sève souterraine  
tu gardes l'écart des choses sûres

Ce n'est point la chaleur qui pèse  
mais cette sudation de phrases de gestes pour se rejoindre enfin, pas à pas  
dans le matin battu en brèche

Toujours ces mêmes mots ramassés,  
en ce juillet, les hommes partagent tard la complicité de leur sol

Dans cette danse encore récite  
on discerne, quand la chaleur a perdu sa rigueur  
combien d'âges il a fallu pour que ceci soit un,  
cette terre et ce chant de l'homme sur elle le couvrant  
de ses mains d'argile

Ainsi, ce que je marque de tragiquement faible  
liant midi, l'écorce, les cheveux

Tant de gens qui viennent  
qui franchissent dans ma tête en hésitant le seuil  
je leur dis ces murs, nos fronts incendiés de l'espérance malgré tout  
je leur dis l'homme des rides à midi,  
assis dans le bonheur des orges,  
  
la survivance de cette respiration d'humanité, ample  
rythmant de son flux les creux d'eau, les parcelles âpres,  
l'empreinte immémoriale aujourd'hui diluée presque, confondue

Et quelles pesanteurs dans ces âges qui naissent ?

Je dis ces murs  
et qu'ils tremblent sous le long drame du sol  
  
à la manière des ramures  
hantés par ce chant millénaire enfoui dans les ventres, les vies

Daniel dit :

*" L'aube seule peut-être  
l'aube en quelque manière détachée de l'humain  
ce qui précède l'inconnu soudain ouvert  
un lambeau*

*Et même alors, dans le choc de ce moment admirable  
comment méconnaître*

*ces gens maintenant qu'on enserre  
ces existences ainsi guettées, réduites ? "*

Nous sommes livrés sur des routes impossibles, sans recours  
que peut bien la musique  
ou ces couleurs que je trie dans l'hiver ?

Qu'est-ce donc ce morcellement que nos bras cueillent ?

Dans l'instant les replis, fouiller toujours  
pour ce qui tient de la conjonction des phrases sur la peau  
la musique l'ailleurs en nous l'étincelant

Elie dit :

*" L'été ne résout que le grain, la terre heurtée  
et déjà les troupeaux couvrent les chaumes*

*Pas plus que les vents sans subsistance  
l'été ne courbe les soleils les terreurs*

*Bien plus loin que les peupleraies  
s'étalent peut-être en un instant vite soumis  
des oriflammes d'eau humaine  
parents des larmes de l'enfance*

*Mais ce ne sont là que griffonnements insensés  
sans réel poids sur l'heure "*

Lorsque tu longes les pierres  
ces parements de murs étanchant les yeux  
c'est un matin d'août  
nul été ne comble mes lèvres  
comme tes gestes qui séparent l'air et l'espace  
l'éternité l'illusoire les pans de rêves écroulés

Préparer l'amour par ta bouche et cette terre en elle  
épaissie d'années et de matins semblables

Inséparable de l'amour  
est cette voie vers les territoires dépouillés de leur gangue  
nous appelant pour quelque échange imprévisible  
derrière l'apparence aride

Si nous marchons dans les villages et dans l'été  
c'est d'une même allure vers ce reflet de bois  
indécision de l'humus ou forte pluie sur les maïs  
la respiration toujours plus retenue à l'abord des maisons menacées  
de ces générations qu'ici rien ne remplacera

Je tiens ta main comme un univers familier après un long sommeil  
aucun de nos pas ne trébuche  
le sol s'agrège à la mémoire

L'orme au bord de ce cheminement soudain nous couvre d'ombre  
patience presque immobile, presque aveuglante

Le soleil sur nos visages  
le désir d'humanité sur les champs mauves, gris

Parfois l'invite du matin vers cette demeure que je n'atteins jamais  
sans rien que ce courant d'eau de transparence et de musique

Alors, quand tout de la terre  
se lie comme à une phrase sous-jacente  
véhiculant peut-être l'espoir,  
alors, faire quelques pas pour s'arracher du cercle  
et déjà contempler sur les jardins le désir accompli de la nuit

Du regard prend corps l'imaginaire  
mais sous-tendu et comme guidé par la matière même

lorsqu'enfin respirant à poumons calmes  
je m'éloigne sous le couvert des ormes  
j'emmène pour seul viatique ce désir d'humidité  
quelque part dans le halo de la parole

quelque part en cette brèche causée en soi  
lieux ou personnes, rarement déchirant l'apparence  
ouvrant l'ailleurs à vif

Et quoi de commun pourtant entre nos corps proches  
les visages que je touche et ces pierres, ces fleuves ?

Les feux encore écrivent sur la terre  
l'août et l'insistance des vies derrière l'écorce d'homme

Seul accès contre la nuit à venir les pailles brûlent  
notre bonheur se fait des paroles séchées à leur souffle

Je marche près de ton visage  
les paysans traversent les collines avec des torches

et c'est la nuit bientôt contre ta main je n'aurai  
que des mousses grises, le silence

C'est midi je vais à la rencontre de milliers d'âges  
j'inventorie les pierres fabuleuses  
vieillards assis, aveugles,  
musiciens croyant depuis toujours au partage du vent

Lieux un à un gagnés, que le corps pleinement sait dès le regard

Devant la face d'Aulnay  
en ce midi où mon pas se mêle à l'ombre des cyprès et des tombes,  
ce sentiment irrépressible que ces pierres érigées là  
jadis abri de la douleur errante et de la quête  
tiennent aussi de ton visage, de tes paumes

Daniel dit :

*" Ensemble est un mot qu'on n'atteint jamais  
et nul élan dans l'histoire qui ne dure vie d'homme*

*Nous agissons avec des larmes sous le coeur  
très loin, rentrées*

*Au bout de l'âge, que reste-t-il des couleurs  
de fondu devenu minéral ?*

*Quelle terre glaciaire fichée dans les épaules ? "*

Elie dit :

*" La beauté naît de l'espoir  
dans les couches sombres des forêts sans âges*

*Tout dépend du regard*

*les branches qui grandissent vers le soleil  
savent-elles nos yeux qui les suivent ?*

*tout dépend du silence entre les mots  
des respirations peu à peu reconnues, délivrées "*

Longuement la musique ou la mer  
plus loin que la trouée fragile

Ce qui s'accomplit sous les voûtes  
rumeur qui dessine l'humain sous le printemps des violes  
je le subis, moment silencieux sans attaches  
mais avec le partage de chaque être chaque source  
invincible et calme

Chemin de chair ouvert, nous naissons sans mémoire

Partir à nouveau, de tout le gonflement balancé  
vers cette voix très basse qui partage sans pleurs la beauté

Les amis des Deux-Sèvres aujourd'hui  
les lèvres de l'automne sur nos fatigues

Les pierres encore apprises partagées  
et ce pays que l'on voudrait bâtir  
très loin derrière la douleur  
à mi-coteau

Les femmes dans l'automne y mèneraient boire l'enfance  
sans ratures, sans la pliure de l'angoisse

A remonter vers la forêt les routes sont désertes

Vient l'heure d'un épais limon  
de la délivrance peut-être

Elie dit :

*" De grandes nuits effondrées couvriront la terre  
si les gens ne savent plus les blés germés dans la patience*

*(A midi, de vieilles dames sous les tilleuls  
dessinent dans l'air des gestes blancs)*

*Si nous passe de la bouche la force du pain,  
de grandes nuits montantes, et le givre "*

Nous habitons des journées sèches  
à mesure des jours, nous puisons dans le passé comme une eau  
nous étayons notre maigre avancée avec les bois de la mémoire

Les voisins viennent voir ce mur  
que des amis nous aident à reprendre  
ils nous disent son poids immense sur l'argile  
et combien d'années de mousses sur les tuiles

Leurs visages ravagés cherchent le boire de l'enfance  
Nous sourions ensemble, à mi-soleil  
abrités derrière de grands ormeaux de plusieurs âges

Ici, les bois s'aèrent peu à peu comme l'amour dans l'âge  
sans qu'une joie définitive ne vienne s'y inscrire

Tes yeux partagent la ferveur  
à jamais tu accompagnes les buissons, vie haletante,  
corps comblé que les bruines n'atteignent pas

Je me couche sous le niveau de ton regard  
je respire sans aucune frontière

Demain, c'est au-delà des feuilles un peu lasses du frêne  
une lumière élucidée sans doute  
et cette mise à jour des routes nouvellement écrites

Non plus comme dans l'enfance submergées  
mais le maintien des paumes,  
routes, vallées

Nous avons pris demeure maintenant

Rien ne nous modèle comme le cycle des averses  
dans cet hiver fixe des tempes

De ce village-ci  
qui chaque jour s'affaisse encore dans l'argile  
nous partageons les amitiés désespérées  
les visites des gens d'ailleurs

(Ils s'en retournent  
avant que la parole ne le cède à l'ombre tout à fait  
avant la nuit des membres)

Je pense à toute la raideur du monde  
à ces voisins qui font provision  
pour les journées plus froides d'un peu d'air  
d'un peu de regard sur les jardins

Passée la Saint Michel chacun range ses silences  
chacun s'aménage une étendue de souvenirs  
pour affronter l'égaré des pluies

On bouche les fissures aux portes du corps

L'été à terme  
mais inscrire le désir

l'odeur de l'encre du voyage  
les labours parcourus  
du pas de l'incertitude ou du vouloir

Et pareillement toute grâce apprise  
dans les décombres, peu à peu

Quand ce sera la halte un soir  
en ce pays au bord d'un orme  
après tous les arrachements possibles  
je m'approcherai encore de ton nom j'irai fouiller tes lèvres  
de cet amour qui nous laisse blessés béants, dans ces ruines

Quand ce sera le refuge tout au bout de l'errance  
l'amour enfin vécu de l'intérieur des veines  
je te dirai la joie parmi nos linges  
nos feux de veille nos seuils, la joie serrée  
transmise aux passants inconnus

Cette nuit-là nous coucherons peut-être  
aux rives d'une quelconque route  
avec des aboiements de chiens au fin fond des villages

Nous serons étendus, protégés des maïs  
de leur musique si tremblée si large qu'elle fait croire à la vie

Je te prendrai l'épaule une dernière fois  
comme depuis des années dans le silence abrité du sommeil

Nous remuerons un peu de notre histoire  
les branches dans les étangs de l'enfance  
la montée du désastre sur les hommes  
quelques mots qui s'attardent dans le plein des poitrines

Au matin, nos corps dans la rosée  
cendres déjà  
musique sur la terre très ancienne et lente

Quels sont ces hameaux, ces sources d'hommes autrefois surgies  
qui ont nourri ces alluvions sans tarir  
depuis l'aube des voies, du langage ?

Varaize, la soirée sèche de l'été allège nos épaules,  
nous parlons à mi-voix des peupliers d'ici  
des rivières maigres de Saintonge, des chants  
de la musique médiévale

Je pense à ce village alors,  
même bruit d'eau calme dans l'air adouci  
part semblable, hommes et ruelles, et cette église  
qui limite déjà la place,  
maisons tournées vers le midi,  
les femmes qui franchissent les grilles des demeures,  
quelques odeurs au loin

D'où vient pourtant qu'une puissance  
ponctue les toits les gestes le cours de l'eau,  
halo qui libère à la fois et protège

D'où vient que nos voix se fondent  
à l'assaut soudain des pierres, des arcatures ?

Et quel vacillement terrible  
où la vie gronde ?

A Varaize, Daniel dit :

*" Je n'ai pas cette foi  
des courbes assemblées  
des amours allant au-delà des sentes sans rocailles*

*Mon corps ne porte pas ces mots d'adoration*

*Si la campagne s'éclaircit  
à l'heure où les femmes vont y puiser anciennement leur eau  
est-ce bien notre désir illusoire qui modifie l'espace ?*

*Je cherche la rigueur entre les blessures  
et la beauté lourde des fleurs*

*A grand'peine, j'essaie de rendre compte  
je ne suscite rien "*

Vents d'octobre avec les pluies, tout reprend ses droits

La vie enterre l'écriture  
noie dans son cycle les écarts et nos griffures lentes

Etre à la fois fiché dans ces écorces et s'imposer l'exil  
pour le désir en soi et l'air plus large

Vents qui se mesurent avec les nuits  
l'océan sans amarres dévaste les campagnes

Demain, meurtries, qui les relèvera  
si ce n'est toujours, la main qui frappe sur l'espoir

Mes amis que je sais fébriles à conjurer ce vent  
à faire la part du désastre et de l'amour  
en cette nuit comme moi scrutant le sol,  
quelles contrées de la planète hâtivement traversez-vous  
pieds et paroles ensanglantés ?

Vers où se rejoindre  
quand nous n'avons pour jalons  
que des fragments de la douleur et de la joie ?

Octobre encore  
la vie nettoie les arbres  
et nous voici plus à découvert maintenant que jamais  
plus vulnérables

Avoir la page ouverte la nuit s'éprend  
toute phrase meurt qui voulait relever l'homme

Nous traversons des campagnes détruites  
toujours la main se tend  
espère encore récrire depuis l'origine  
quand nous avons peine nous-même à nous assurer des amours

Le livre  
au regard de la terre que l'homme blesse et brasse pour faire humus,  
livre, mots déplacés, paysages sans cesse à l'entour,  
pour quel voyage immense et dérisoire  
ces phrases qui percent le manteau des rivières ?

Et cependant, dans l'ombre  
déplacer un peu la pierre qui pèse  
qu'un vent écrit dans l'interstice, coure

Amis semés sur la terre, et rares  
qui fouillez lentement dans le décombre humain des provisions futures

je me range à votre ombre doucement  
je vous fais quelque signe au soir  
les mains parmi l'automne en feuilles

Sommes-nous même au début du voyage  
et sous l'errance quelle colère affleure  
à partager après les veilles, les averses ?

Je vous fais compagnie de la tendresse des rivières,  
des cours où le visiteur entre attendu depuis l'aube,  
de la poitrine des femmes après l'orage

Je passe des villages en fête  
des champs couverts de semence et nus

Des hommes m'attendent à la lisière des forêts pour le bonjour  
ils vont ouvrir la terre  
et nous, qu'y traçons-nous de nos mains frêles ?

Elie dit,  
lui qui a le regard rieur et bleu des grandes plaines :

*" Ces jours glissent aussi vers de neuves lunaisons  
et d'ici le décours tant de paroles se figeront  
couches sur la terre mises là dans l'ignorance*

*Les bois taillis bientôt coupés  
les jeunes femmes près des feux qui puisent dans l'hiver les galbes sous  
les robes  
le vent surtout qui fera place  
tout ce grand remuement veut que l'on force l'attente  
que l'on se mêle au flux blessé des herbes*

*Ce qui procède de l'humain en ces jours :  
ménager d'un frôlement,  
d'une main qui passe  
cette arrière-saison en nous,  
ouverte "*

Les feuilles qui meurent dans la nuit  
dressent un terrible vacarme et nous n'entendons rien  
nous sommes habitués au désastre

Les tuiles découpent contre le ciel un abri sombre  
je pense à l'impuissance blessée de nos mains  
pour la moindre couleur à mettre au monde

Je lève les yeux vers ce brassage blanc d'étoiles,  
semence sur la terre  
pour rompre la mémoire des peuples

Vers quel sud s'unir  
et quel rivage au bout du périple  
aura puissance pour combattre les ventres morts ?

L'automne maintenant  
cette nuit déserte heurte toujours  
même traînée blanche dont l'ombre sur nos mots pèse, les fissure,  
même défi sans rature cette douleur immense qui tombe des arbres

Combien restons-nous à veiller  
en ce pays où ne retentit aucune fête  
à guetter les gerbes de l'amour ?

Vers les villages maritimes  
et la patience ourlée du vent où nous allons  
la musique trace tous les visages qui saignent dans un coin de la tête

Je m'éveille  
rien encore ne déchire les mots qui glissent de l'enfance  
au matin ma mère passe  
c'est peut-être aujourd'hui que je marche  
jusqu'au bout de l'histoire

Nous marcherons toujours très loin vers la musique des villages  
avec la patience très belle du vent dans tes cheveux

Mon amour, je m'éveille et rien n'est grave comme ta joie  
et lent comme ce paysage récrit dans nos rires

Ceux à qui nous parlons forgent en nous-mêmes des territoires  
leurs silhouettes se baissent pour entrer  
ils éloignent à mi-voix la douleur du monde

Seuls, des pans de leurs visages parfois  
tremblent jusqu'au sang

Tu attends, tu écoutes dans ta maison serrée  
la pluie jette sa chanson continue tu te retournes tu vois  
un an vite passé à recenser tes lèvres  
ou les pierres, ou cette parole faible et profonde  
et tout cela qui fait mille facettes légères

Et tu écoutes encore  
nul n'accompagne l'amour en ces temps  
personne ne met le coeur dehors

Seulement cette maison qui te protège  
et de l'avoir construite patiemment comme un fleuve se réunit  
entre les sables et trouve sa rumeur, tu l'écoutes  
tu crois que l'amour te préserve, tu fais quelques pas  
dans la cour on mêle son visage à la terre des hommes

Tu te retournes ta vie  
ce n'est rien qu'une eau très claire et nue qui te porte  
un peu de cette femme que tu aimes  
malgré toutes les feuilles qui se détachent - elles vont noircir la mémoire

Tu te retournes, ce n'est qu'un peu du silence ameubli  
quelques images très lointaines de ta mère penchée vers toi  
un rai de lumière par instants, à la lisière des marais  
et ce vent  
qui claque au seuil des fêtes de l'hiver

Daniel dit :

*" Femmes fascinantes en leur poitrine où la vie gonfle  
et dans ce cri rendu je me confonds  
je partage des phrases ferventes*

*Tous les automnes parlent d'étreintes  
de feux relevés par les mots  
les robes font une si mince histoire  
devant le découvert terrible des solitudes*

*Femmes fascinantes  
leur fichu les protège de ce désert en mouvement  
elles gardent des étendues fières dans la gorge  
elles marchent à l'abri de la fureur*

*Rien encore  
ne les dilue. "*

Dernier défi pour la parole ardente et le désir  
l'au-delà grandissant où l'amour conquiert l'épiderme du vent

Nous nous taisons

Tu regardes l'écume en contrebas  
et cette écriture romane mangée par le sel  
cette soif inassouvie

Nous nous taisons, et doucement je touche tes cheveux  
de ces gestes que tu connais jusqu'à l'éternité

Des rochers viennent les odeurs de toute mer  
on devine de l'autre côté des brumes le Médoc  
la frontière en avant

Qui nous précède ainsi  
qui nous rend haletants  
nous qui ne possédons rien  
que des mains fissurées pour implorer l'aurore ?

Ton corps me fait silence  
qui est comme une grande évidence blanche sous les nuages

Tout se résume à cet appel grave de l'humanité dans tes lèvres,  
dépasser les années de saccage  
battre d'errance cet univers usé  
toujours et sans que cet amour s'épuise,  
que je boive à toi-même  
pour abreuver cette terre et ceux que j'y connais

Mes amis, quelques-uns, innombrables  
nous cherchons les mots comme les pas d'une très ancienne danse  
et comment lire dans les clairières des femmes

Nous sommes innombrables  
en ces pays très froids où manquent le sang, la parole,  
qui dessinons des traînées sur le corps de la nuit.